

de la religion. Ceux-ci n'ont guère pour auditeurs que des vieillards, des femmes, des enfants; l'âge mûr et la jeunesse leur échappent. L'auditoire viril, celui qui pèse sur nos destinées, c'est le vôtre. Parlez-lui donc le langage de la foi chrétienne, et ramenez-le aux pieds du divin Maître qu'il n'aurait jamais dû abandonner.

« L'instituteur, c'est vous. Nos écoles ne donnent qu'une instruction insuffisante; elles cultivent les facultés intellectuelles de leurs élèves, non leurs facultés morales, et ne satisfont pas dès-lors aux besoins du cœur, de la conscience et de la vie. En sortant des écoles primaires, les enfants du peuple n'ont que les instrumens de l'éducation; en sortant des académies, les jeunes gens n'ont qu'une science vague, mal éclairée, mal digérée, et avec toutes leurs études purement spéculatives ils ne possèdent aucune règle de conduite. N'est-ce pas à vous qu'il est réservé de combler cette immense lacune? Soyez nos maîtres dans les choses qui sont plus nécessaires que la science même. Apprenez-nous comment nous pourrions vaincre le fatal égoïsme qui nous ronge, et nous arracher à cet état d'anarchie qui développe tous les mauvais instincts de notre nature.

« Le magistrat, le législateur, c'est vous. Les lois et les hommes du pouvoir ont perdu leur ascendant moral au milieu de nos longues tourmentes politiques. Mais le peuple, qui n'écoute plus ses chefs, vous écoute encore, et de toutes les forces sociales la presse est la seule, pour ainsi dire, qui soit restée debout. Elle commande à l'opinion, qui commande à la couronne et au parlement. Tenez donc ce nouveau sceptre, vous journalistes, vous tous gens de lettres, d'une main sage et ferme; soyez aussi grands que vous êtes élevés, aussi dévoués que vous êtes puissans. Faites de nous des hommes qui soient tout ensemble d'accord avec eux-mêmes et entre eux sur les plus précieux intérêts de la civilisation et de l'humanité.

« Plus je réfléchis sur votre mission, plus elle me semble royale et sainte.»

M. de Félice a fait le tableau de l'anarchie littéraire et montré qu'il faut ramener l'unité dans la littérature. Mais comment les gens de lettres pourront-ils recouvrer de vraies et fermes convictions qui leur donnent un centre d'unité, et les rendent capables d'exercer sur le public une salutaire influence? Le principe générateur des convictions littéraires doit être un symbole religieux et moral. Or, le soin de nous donner une religion ne saurait être abandonné à la raison humaine, dont le suprême effort, comme l'atteste une expérience de quarante siècles, est d'aboutir au doute. Pour combler le vide, quelques écrivains ont essayé vainement d'élever la politique au rang d'une religion. Ni la politique ni la philosophie ne peuvent nous offrir cette vérité religieuse, ce principe générateur auquel se rattacherait, comme à un centre commun, les convictions de nos gens de lettres. Mais il nous reste la vérité religieuse, la vérité morale, qui a été la lumière du passé, et qui peut encore être la lumière du présent et de l'avenir. On a nommé le christianisme.

M. de Félice insiste avec raison sur cette pensée que l'écrivain ne change qu'autant que l'homme même est changé. En effet, l'homme de lettres tient étroitement à l'homme: il en dépend comme l'effet dépend de sa cause, la conséquence de son principe. Prétendre les séparer l'un de l'autre, vouloir former un écrivain religieux et moral, en laissant l'homme tel qu'il est, sans piété et sans moralité, c'est vouloir l'impossible. On doit tout prendre ou tout laisser.

Supposons, avec l'auteur, que les rois de notre monde littéraire acceptent le dogme de l'Évangile, et le professent franchement dans leurs actes et dans leurs écrits. Supposons qu'un grand nombre d'auteurs contemporains entrent dans la même voie, non par un esprit d'imitation qui ne serait que de l'hypocrisie, mais par conviction. Supposons enfin que, de toutes parts, la vie chrétienne se ranime dans la république des lettres. Qu'en résultera-t-il? Aussitôt, la littérature française retrouvera des principes, d'union, de force et de durée.

« En contemplant de loin cette régénération de notre littérature, l'Europe reconnaît le génie de la France, et le salut de ses glorieuses acclamations. Elle admire cette sagesse éternelle, qui, du sein d'une contrée où retentissaient naguère tant de voix impies, fait sortir de puissans apôtres de la vérité: expiation sainte, et dont nous n'avons jamais désespéré! N'est-ce pas par de tels coups que le Dieu d'amour se révèle à la terre quand il veut la réveiller et la ramener à lui? »

Mais l'objection banale: « Vous demandez une chose impossible » se présente à M. de Félice, qui la réfute dans un dialogue avec son lecteur. On insiste: « Ne voyez-vous pas, dit-on, que le siècle, loin d'aller vers les choses religieuses, suit un chemin tout opposé? Quelles sont ses tendances et ses passions? L'industrie, les machines à vapeur, les chemins de fer, les intérêts matériels et les jouissances qu'ils procurent? » L'auteur répond:

« Le christianisme est aussi un principe d'activité, et le plus fort de tous. La foi que les chrétiens professent leur commande de se procurer par le travail de légitimes moyens d'existence: ils ne repoussent nullement le bien-être d'ici-bas; mais ils le subordonnent à la recherche d'un bien-être plus élevé et plus durable, et ce principe est sage, à le considérer même au point de vue des intérêts terrestres. L'industrie doit s'appuyer sur quelque chose de supérieur à elle pour prospérer; en la réduisant à ses propres forces, on l'expose à se perdre; car elle produit de grandes inégalités de fortune, excite des passions désordonnées, amène des vices et des douleurs sans nombre, qui seront tôt ou tard pour elle autant de germes de mort, si la religion ne les combat et ne les étouffe par ses salutaires influences. Déjà nous commençons à nous en apercevoir: l'industrie nous enrichit et nous ruine tout

ensemble; elle enrichit quelques particuliers et le trésor de l'Etat, mais elle ruine les mœurs du peuple; et plus elle se développera sans réclamer l'appui de la foi chrétienne pour faire équilibre à ses pernicieux effets, plus notre perte sera imminente. Si nous ne sortons bientôt de cette fausse direction, Dieu nous apprendra peut-être par de terribles catastrophes que les hommes ne vivent pas seulement de pain, et que les biens de la terre, séparés des biens du ciel, ne sont souvent qu'un fléau de plus. Écoutez: n'entendez-vous pas des grondemens sourds qui annoncent l'approche de l'orage? Et dans cette voix qui monte d'heure en heure, plus forte et plus menaçante, du fond de la société, ne reconnaissez-vous pas la voix de Dieu, qui nous avertit avant de nous frapper? Vous dites: Le siècle est industriel, donc il ne redeviendra pas chrétien; et moi, je réponds: Le siècle est industriel, donc il doit sentir plus que tout autre la nécessité de redevenir chrétien.»

Cette nécessité, les gens de lettres la lui rendront palpable: non point que M. de Félice s'attende à ce qu'ils retournent tous, par une illumination soudaine et universelle, au pied de la croix de Jésus-Christ; mais si la plupart s'obstinent à n'adorer que les deux divinités qui ont le plus avili les hommes: l'or et l'opinion, il y aura aussi des littérateurs qui, soit remords, soit pudeur, soit désir de rentrer dans le vrai et d'être les bienfaiteurs de leurs semblables, ressaisiront d'une main ferme ces croyances religieuses qui seules peuvent les relever de leur abaissement. Ce n'est point là une chimérique utopie: des exemples consolans lui donnent la valeur d'une réalité.

Le style élégant de M. de Félice ajoute un nouveau prix aux sages et chrétiennes considérations que renferme son livre.



Nous publions aujourd'hui une Lettre Pastorale de Mgr. l'évêque de Montréal à sa ville épiscopale, et publiée dimanche dernier à la cathédrale. Par cette lettre pastorale, Sa Grandeur fait un nouvel appel à l'inépuisable charité de cette ville, en faveur de l'Asile de la Providence. Cette charité s'est, depuis un an surtout, manifestée par de si abondantes largesses, et l'œuvre de l'Asile de la Providence est si populaire au milieu de nous, que nous ne doutons pas un moment du succès que doit obtenir cette démarche du premier pasteur. La charité est un fleuve intarissable dont les bienfaitantes eaux portent partout l'abondance sans s'épuiser jamais.

LETTRE PASTORALE

de MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL au clergé et aux fidèles de la Ville et Puroisse de Montréal, pour recommander à leur Charité

L'ASILE DE LA PROVIDENCE DES FEMMES ÂGÉES ET INFIRMES.

IGNACE BOURGET, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint Siège Apostolique, Evêque de Montréal, &c. &c. &c.

Au clergé et aux fidèles de notre ville bien aimée Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

Nous vous adressâmes, N. T. C. F., le huit novembre de l'année dernière, une Lettre Pastorale pour vous faire connaître le projet que nous avions en vue d'établir en cette ville une Maison de Providence, dont le soin serait confié aux charitables Filles de St. Vincent de Paul. Nous fimes alors un appel à votre généreuse charité, pour commencer un Etablissement si précieux. Cet appel a été entendu de vos cœurs toujours sensibles et compatisans. Le monument, qui s'élève aujourd'hui avec tant de bonheur, attestera à toutes les générations, que la *Ville de Marie* est toute dévouée aux bonnes œuvres; et que si Dieu, dans sa bonté, comble de biens spirituels et temporels ses heureux habitans, ils savent, par un juste retour, reconnaître qu'ils les tiennent de sa main libérale, et qu'ils ne manquent pas de lui en faire hommage, en les partageant avec ses membres souffrans. Ce monument public prouvera également que votre Religion n'est pas une religion vaine, consistant uniquement en de certaines pratiques de dévotions toutes extérieures, mais qu'elle est vraiment, comme le veut l'apôtre St. Jacques, *une religion pure et sans tâche devant Dieu le Père*, puisqu'elle vous porte à *visiter les orphelins et les veuves dans leurs tribulations* (1). Par une conduite si chrétienne et si propre à faire honorer votre sainte Religion, vous vous épargnez, N. T. C. F., les horreurs de ce jour épouvantable, où, selon que nous le témoigne le même apôtre, l'on dira à ceux qui auront abusé des biens de ce monde: *Pour vous, riches, pleurez, poussez des cris semblables à des hurlemens, à la vue des misères qui viennent fondre sur vous..... Vous avez amassé des trésors de colère pour les derniers jours* (2). Au contraire, comme l'aumône délivre de la mort en purifiant l'âme des souillures du péché, vous trouverez, rendus au tribunal du Souverain Juge, tous les trésors, que vous aurez cachés dans le sein des pauvres; et vous éprouverez avec une joie ineffable qu'en effet *la rouille et les vers n'ont pas consumé* (3) les trésors que vous avez amassés dans le ciel; et que là aucun voleur ne peut ni les dérober ni les déterrer.

Au reste, ce n'est pas seulement dans l'autre vie que Dieu veut vous récompenser de vos bonnes œuvres; car comme vous le savez, le centuple est promis ici-bas à ceux qui renoncent à tout ce qu'ils ont pour imiter et suivre J. C., outre la vie éternelle, qui les attend après la mort. Ce précieux centuple de l'Évangile est pour tous ceux qui travaillent à la gloire de Dieu et au soulagement de leurs frères indigens. Aussi voyez-vous, N. T. C. F. les familles les plus charitables devenir avec le tems les plus opulentes: ce

(1) Jac. I. 27.

(2) Jac. V. 1 et 3.

(3) Math. VI. 19 et 20.